

## Mourir à Bali : Ngaben

A Bali, la mort est l'affaire d'une vie. Le « dernier voyage » n'est pas de tout repos. Il est essentiel, intense, épuisant et coûteux ! La crémation (*ngaben*), puisque c'est bien d'elle aussi que l'on parle, est « le » rite de passage par excellence pour tout Balinais de confession hindoue. Deux sortes de crémation coexistent dans l'île : l'une individuelle et l'autre collective. La première, plus prestigieuse aux yeux du clan, est surtout nettement plus onéreuse pour la famille chargée de l'organisation des funérailles que la seconde. Les crémations collectives sont beaucoup plus nombreuses et c'est la communauté villageoise qui est alors en charge de l'organisation. Les défunts sont en général enterrés provisoirement dans l'attente qu'un grand prêtre, suite à la demande de la famille endeuillée, décide d'une date propice pour la crémation et les autres rituels préparatoires. Mais aussi dans l'attente que les familles des morts aient eu le temps de réunir l'argent – des sommes parfois faramineuses pour des riziculteurs démunis – afin de pouvoir payer la totalité des frais occasionnés par les cérémonies successives.

Attention, il y a crémation à la va-vite pour vite en finir et crémation qui s'éternise comme pour mieux préparer le séjour éternel du défunt. A Bali, c'est évidemment la seconde option qui prime. Il s'agit ici d'un rite de réunification qui, par étapes, permet à la personne défunte de rejoindre sereinement les dieux. Dans cette histoire, les vivants ne restent pas de marbre et ont la lourde responsabilité d'organiser les rituels nécessaires dans le but de purifier l'âme du mort et par conséquent d'engager la rencontre – et avant cela le voyage – entre le mort et Dieu sous les meilleurs auspices. Si tout se passe au mieux, et que la petite réunion sacrée s'avère un franc succès, le défunt valorisé se fond en quelque sorte avec Dieu et pourra devenir un ancêtre divinisé. Cette fusion ne doit cependant pas mener à une confusion des genres, mais il demeure que désormais les vivants compteront beaucoup sur la puissance de l'ancêtre mort ainsi reconnu. Cette « prise de pouvoir » symbolique par le défunt sacralisé a également pour devoir de guider, d'orienter, d'aider – et parfois de nuire ou de diaboliser ! – les descendants du clan familial. A l'image de certains dieux, un ancêtre « puissant » peut donc constituer une menace, autant qu'un soutien. Dans l'épreuve comme dans le doute. Avec une telle épée de Damoclès au-dessus de leurs têtes, des Balinais n'oseront pas affronter certains criantes injustices de peur de subir les foudres d'un occulte pouvoir sacré. Le poids des ancêtres est un atout pour des valeurs tels que le respect ou la fidélité, mais il peut parfois devenir encombrant par son immobilisme qu'il est susceptible d'engendrer. C'est pour cette raison, et quelques autres, et en dépit d'une belle

ouverture à la modernité et d'une remarquable capacité à s'adapter, que la société balinaise s'affiche aussi profondément traditionnelle et même conservatrice.

Tout comme d'autres importants rites de passage, la crémation se base sur la doctrine hindoue des cinq éléments cosmiques – *panca maha buta* – qui composent le corps humain : terre, feu, eau, air/vent, atmosphère/lumière. Cet enseignement hindou est tout à fait compatible avec l'ancienne croyance balinaise de la nature du monde. Dans cette vision de l'univers, l'être humain est avant tout perçu à l'image du cosmos en miniature. Le microcosme comme miroir du macrocosme. Le petit être humain (*buana alit*) n'est finalement qu'une fidèle mais modeste copie du grand monde global (*buana agung*). Justement, la crémation est le moment sacré de « restitution » de ces cinq éléments au cosmos. Puis, selon les cas, 12 ou 42 jours après la crémation, une ultime cérémonie (*mukur*), aura lieu afin de permettre au défunt de devenir pleinement un ancêtre et par conséquent de prendre place symboliquement dans le temple familial. Mais n'en finissons pas trop vite...



*Dans l'est de l'île, au temple de Pura Lempuyang, été 2000.  
Grande affluence à l'occasion d'une importante cérémonie funéraire.*

### ***Des rites, des morts et des hommes***

Pour bien comprendre les rituels de crémation, il faut revenir un instant à l'histoire et à la culture des Balinais. La réincarnation est ici une croyance partagée et, souvent, les Balinais pensent que les morts vont se réincarner dans leurs propres familles. Ces « revenants » inquiètent et fascinent, et le rôle des médiums (*balian*) est

fondamental pour appréhender le présent à partir du passé. Lors d'une naissance, par exemple, les parents consultent le *balian* pour savoir quel ancêtre a bien pu se réincarner dans leur progéniture. Les morts sont appelés à revenir, autant bien préparer leur venue et les accueillir le mieux possible. Cela commence par respecter au mieux le rite de crémation... et aussi ne pas lésiner sur les dépenses ! Toute crémation est en fait une dette des vivants envers le défunt. C'est aussi ce qui permet le lien entre la vie et la mort, entre ceux d'avant et ceux d'après. Un jour, les esprits maltraités se vengent et viennent alors hanter les nuits de certaines familles, l'ordre et l'harmonie ne reviendront sur terre et dans la maison que lorsque réparation sera faite...

Si la mort n'est pas occultée comme en Occident, lorsqu'elle survient, les Balinais tentent de supporter les épreuves avec dignité et de contrôler leur douleur. Trop de peine visible hypothèquerait la qualité du voyage de l'âme du défunt vers l'autre monde. Cela dit, lors du lavement rituel du corps ou des activités artistiques, des danses, etc., la douleur est théâtralisée, comme mise en scène. Généralement gérée à l'aide de plaisanteries bien crues sinon cruelles, la moquerie, par exemple l'évocation légendaire de la vie sexuelle du mort – qu'importe qu'il soit homme ou femme –, permet d'exorciser les démons et aussi de rire tous ensemble tout en évoquant très respectueusement le souvenir de l'être disparu. Les enfants participent toujours à ces cérémonies et à ces discussions collectives, ce qui l'avantage de les familiariser très tôt avec la mort.

Contrairement à l'héritage judéo-chrétien (sauf pour le « soldat inconnu » et autres « grands hommes » disparus et officiellement commémorés par la nation), la mort à Bali est une affaire publique dont les rites associés concernent l'ensemble de la communauté. Le moment des funérailles est donc aussi l'occasion pour les habitants de régler leurs comptes, de raviver des tensions ou de tisser de nouveaux liens. Dans l'hindouisme balinais, la crémation est perçue comme une étape – de la même manière qu'en Asie la mort est un passage et non pas une fin comme en Occident – au sein d'un processus rituel dont le but est de libérer l'âme (*atman*) de ses attaches terrestres. La crémation rend l'enveloppe charnelle qu'est le corps aux cinq éléments vitaux pour les Balinais (terre, feu, eau, vent, espace), déjà cités plus haut. Ici, les ancêtres déifiés veillent sur les vivants. L'objectif d'une âme disparue est de rejoindre au plus vite sa place chez les ancêtres afin de pouvoir aussi se réincarner dans le corps d'un nouveau-né. Lorsqu'un Balinais décède, l'annonce se fait traditionnellement (mais cela devient de plus en plus rare) au son du tambour en bois (*kulkul*), et les membres de la communauté (*banjar*) commencent à préparer les offrandes et à organiser la cérémonie. Le travail est collectif. Vivant ou mort, un

corps n'est jamais laissé seul ou livré à lui-même. C'est pour cela notamment qu'un Balinais se promenant dans les rues de Paris ou de New York aura beaucoup de mal à comprendre l'isolement et le désespoir des personnes survivantes dormant sur des cartons à l'ombre des buildings... A Bali, un mort non plus ne reste pas seul, il est veillé, on défile, on discute, on parie et on joue aux cartes à son chevet, en mâchant du bétel (femmes) ou en fumant des *keretek* (hommes), et en sirotant du *brem* ou de l'*arak*... L'univers funéraire ne rime pas ici avec le silence mortuaire.



*Gianyar, été 2008 : procession pendant une crémation collective.*

### ***Rituels funéraires hindouistes et rites de tourisme mortuaire***

Rite de passage d'un style bien particulier, la crémation est un moment de vérité dans la vie balinaise. Le passage à la mort permet aux survivants de renouer des liens et de renaître socialement, le pouvoir est aussi vénéré ou attaqué, c'est en fait l'heure de vérité et celle des bilans, de la remise à zéro aussi. Quelquefois, les règlements de compte virent à la violence politique ou à la vengeance clanique. Autrefois, certaines cérémonies dégénéraient, par exemple lorsque les porteurs du corps le faisaient tourner jusqu'à ce que le défunt tombe à terre, ce qui illustrait la haine que les villageois vouaient à l'encontre d'une personne corrompue ou en tout cas très peu appréciée... Dans des cas extrêmes, on pouvait alors aller jusqu'à malmener le corps du mort (*ngarap*), des comportements qui ne correspondent pas



du tout aux clichés touristiques sur le calme légendaire des Balinais... D'ailleurs, il y a une vingtaine d'années, le gouvernement a interdit définitivement cette pratique violente, dite *ngarap*, d'autant plus que cela pourrait faire fuir les touristes de plus en plus fascinés par les rites religieux à Bali ! Car, ici comme ailleurs, la mort est aussi un business : commercial, touristique ou mortuaire. Mais, hier comme aujourd'hui, la remise à plat lors de la crémation permet d'abord un retour à l'harmonie, d'apaiser un climat de défiance ou de faciliter un contentieux entre voisins. Aux yeux d'un Balinais, il n'existe pire destin que le déclassement social : la prison ou la mort ne sont rien comparés à la mise au ban par sa propre société, ce qui se concrétise par le refus d'être brûlé sur ses terres. Bref, la pire des sanctions. Dans l'île, on se souvient de 1997, année où les habitants de Kesiman ont réussi à empêché le gouverneur balinais de l'époque (Ida Bagus Oka) de réaliser un mégaprojet touristique sur la plage du village : le gouverneur n'a pas eu peur d'un procès mais plutôt qu'à sa mort on lui refuse une véritable fête de crémation, ce qui serait inéluctablement la pire humiliation pour l'ensemble de sa famille !



*Singaraja, été 2011 : procession mortuaire et profusion d'offrandes, après le retour du dépôt des cendres du défunt dans la mer qui se trouve à quelques kilomètres seulement.*

De son côté, le tourisme a également sa part de responsabilité dans l'évolution des cérémonies, qu'elles soient de crémation ou autres. Jadis, une crémation durait en moyenne 5 ou 6 heures, de nos jours, la cérémonie est souvent expédiée en 1 ou 2 heures. C'est là aussi le fruit de la modernité et le fait que chacun doit vaquer à ses occupations et... à ses affaires. On gagne en efficacité ce qu'on perd peut-être en convivialité. Cela étant, les touristes s'y retrouvent mieux : dans le cadre d'un circuit organisé, on n'a pas de temps à perdre, une crémation d'une heure est plus « gérable » qu'une cérémonie de 8h où l'attente dure et dure... Les touristes sont de plus en plus pressés de parcourir le monde au risque évidemment de ne plus s'attarder là où il le faudrait... Aujourd'hui, le bûcher brûle plus vite et on peut

désormais économiser le précieux bois de chauffe en utilisant – rituellement tout de même, puisque le prêtre hindou doit allumer le feu – le chalumeau au propane ! D'autre part, il faut mentionner une forte inflation rituelle qui survient à la faveur de l'essor des flux touristiques et de l'engouement des visiteurs pour les fêtes « traditionnelles ». Des cérémonies luxueuses apparaissent au sein même des classes moyennes, et encore davantage chez les « nouveaux riches ». Certains vendent leurs terres et leurs rizières pour financer des crémations... Le statut et le prestige ne sont pas ici de vains mots. Les coûts s'envolent et les familles s'endettent, le tout renvoyant à une spirale infernale. Si une petite cérémonie funéraire s'élève à environ 2000 euros, une véritable fortune pour les familles démunies (les plus pauvres organisent des crémations collectives très simples, ramenant le coût à moins de 300 euros par famille), une importante crémation royale peu aller jusqu'à dépasser le million d'euros ! La mort constitue aussi une occasion opportune pour se rappeler l'étendue du fossé des inégalités à Bali... Finalement, pour les vivants et les morts, fêter c'est toujours une affaire de sous, même si le but est de contenter les dieux. Et, dans ce contexte, la mort peut bien coûter plusieurs vies... A Bali, vivre c'est mourir. Et inversement.



*Ubud, septembre 1998 : les gens attendent le départ de la procession funéraire en-dessous d'une banderole politique qui témoigne de la ferveur faisant suite à la chute de la dictature en mai 1998.  
Politique, religion et mort : un mélange qui peut s'avérer explosif à Bali !*

*Franck Michel*